

COLLECTION

"LES GRANDES LÉGENDES"

1º TILL L'ESPIÈGLE

Texte et illustrations de Roger 100 fr.

2º ROLAND LE PREUX Texte et illustrations de Roger 100 fr.

A L'IMPRESSION :

SIEGFRIED LE HÉROS

EN PRÉPARATION :

LES 4 FILS AYMON

Albums de luxe illustrés dans le style de l'époque. Chaque album relié, format 21×27 - Nombreuses illustrations dans le texte et hors texte (10 à 80 ans).

COLLECTION

"ZOOLOGIE AMUSANTE"

10 ALBUMS INSTRUCTIFS

DÉJA PARUS :

ALBERT SALAMON Tome I : LES INVERTÉBRÉS

(Rayonnés, Vers, Mollusques) 20 fr.

ALBERT SALAMON Tome II: LES ARTICULÉS

(Insectes, Arachnides, Crustacés) . . 28 fr.

EN PRÉPARATION DU MÊME AUTEUR :

30 Les poissons

Les reptiles

Les oiseaux (1)

60 Les oiseaux (2)

Les rongeurs

8º Les carnivores et les insec-

tivores

9º Les ruminants

10º Les herbivores

Albums éducatifs et attrayants pour les enfants (6 à 10 ans) - Jolies illustrations en couleurs.

Éditions E. PLUMON - Boîte postale 125 - BIARRITZ Bureau correspondant : 13, rue Sully - PAU

Collection "LES BEAUX CONTES DE CHEZ NOUS"

Contes Bretons

ILLUSTRÉS PAR R. JONCOUR



Editions E. PLUMON, Boîte postale 125, Biarritz. Bureau correspondant : 13, rue Sully, Pau. Le 23 octobre 1943, un jury présidé par Florian Le Roy, président de la Société Amicale des Auteurs Bretons, placé sous la vice-présidence de Jean de La Varende de l'Académie Goncourt, et composé de MM. le chanoine Cardialaguet, le chanoine Kerbiriou, Roger Le Noan, doyen de la Faculté de Droit de Rennes, Jean Merrien, secrétaire général de la Société Amicale des Auteurs Bretons, se réunissait à la Faculté de Droit de Rennes afin de décerner le prix du plus joli conte de la Bretagne, fondé par les Editions E. Plumon, de Biarritz.

Cinq prix, respectivement de 2.000, 1.000, 800, 700 et 500 francs, devaient être attribués à cinq contes bretons, d'une longueur imposée (120 lignes maximum). En outre, il avait été décidé de publier les cinq premiers contes primés.

publier les cinq premiers contes primés.

A l'issue de sa réunion, le jury attribuait :

Le premier prix : 2.000 francs, à M. Jean Morris le Bour'his, pour son conte :

LE DIABLE A PONTIVY (page 8). Le deuxième prix : 1.000 francs, à M. Yves Broustail, pour son conte :

LA NUIT ENCHANTÉE (page 15).

Le troisième prix : 800 francs, à M. F. Boeglen, pour son conte :

LES CRÊPES DE TINAN LOUEL (page 22).

Le quatrième prix : 700 francs, au commandant de Montergon, pour son conte :

UNE PARTIE DE QUILLES (page 30).

Le cinquième prix : 500 francs, à J. Lozachnmeur, pour son conte :

LOIK L'IVROGNE (page 35).

Les cinq contes suivants ont obtenu des mentions et nous les citons dans l'ordre arrêté par le jury :

PÉRIG ET LA SIRÈNE, par Mme Guyader (page 40).

LA CROIX DE SAINT PIERRE, par Paul Am'ce (page 44).

LA MOUETTE, par Mona Sohier (page 49).

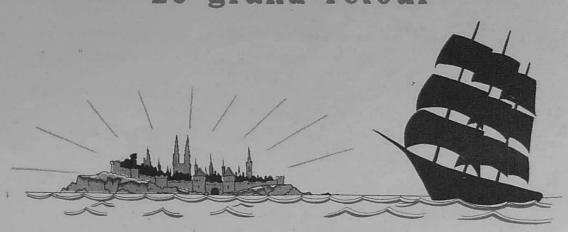
LA CLOCHE D'YS PARDONNÉE, par Eugène Delahaye (page 53).

LE GRAND RETOUR, par F. Dauce (page 3).

Bien qu'il n'ait eu qu'un accessit, ce dernier récit servira d'introduction à ces neuf contes que nous avons réunis dans le présent volume. C'est l'histoire de toutes les chansons bretonnes.

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés pour tous pays. Copyright by Editions E. PLUMON, 1944, Biarritz,

Le grand retour



ARD dans la soirée, le petit Gildas s'arc-boutait sur ses avirons, dans la baie de Saint-Malo irisée de reflets d'émeraude. La fatigue raidissant ses jeunes muscles, il cessa un instant de nager et aussitôt il s'assoupit, le menton sur la poitrine. Son doris effilé courut encore quelques brasses, puis tourna en rond et se balança au gré des vagues.

Et, dans son sommeil, l'enfant percevait des crissements de vergues, bien qu'âme qui vive ne naviguât aux alentours. Des appels mystérieux montaient, il ne savait d'où. Il lui sembla qu'on le hélait : « Viens! la flotte disparue t'emmène à la terre disparue ».

- « J'arrive, attendez-moi, voulait-il crier. O bonne sainte Anne, faites que les fantômes

ne s'évanouissent pas. » Il s'agitait tant qu'il s'éveilla ; dans la nuit tombée, la lune éclairait des vaisseaux étranges et il comprit qu'il était exaucé.

Rapide comme un oiseau de proie, sa mâture vertigineuse couverte de voiles carrées, le corsaire, le grand coureur, surgissait sous le vent. En signe de bienvenue, l'équipage, perché dans les vergues, dressé sur le pont ou assis sur les canons, brandit ses bonnets rouges et ses sabres d'abordage. Il chantait :

« Nos prises, au bout de six mois, Se montaient en tout à trois : Un bateau plein de patates, Plus qu'aux trois quarts chaviré; Le second, plein de savates, Et le troisième, de fumier. Allons, les gâs, gaiement ».

Derrière lui, les trois navires captifs se traînaient en si piteux état que Gildas dut en rire.

Tout près suivaient trois frégates du Roy : et là, notre garçon faillit se tordre le cou en contemplant les merveilles qui surplombaient son humble esquif. Chaque filin était net, et chaque cuivre luisant. Les proues et les poupes, sculptées et dorées, offraient l'image de sirènes, de dieux des mers armés de tridents, de feuillages exotiques entrelacés avec art. Les officiers, en habit à la française et bas de soie, soulevaient leurs tricornes à plumes blanches, et les matelots leurs chapeaux goudronnés. Ils fredonnaient, suivant les bords, les exploits de Primauguet, les malheurs de la « Danaé », ou le combat du trente et un du mois d'août. Et, dans leur sillage, glissa en apothéose le « petit navire », tout en or et en argent, aux cordages de rubans et aux voiles de dentelle!

Mais déjà leur succédaient de lourds vaisseaux marchands, débordant d'étoffes des Indes : ceux du père Lancelot, de Jean-François de Nantes et de la belle fille du port de Lorient. Puis, des cap-horniers clamant à pleins poumons :

« Nous irons à Valparaiso! Good bye, farewell! »

Puis le chalutier des trois marins de Groix et des goélettes d'Islande, d'où s'élevait une « Paimpolaise » d'adieux ; des terre-neuviers aux beauprés bardés de fer, des bisquines aux voilures craquelées, des sinagots pareils à des jonques, remplis de chants perdus pour le sot Breton qui ne connaît pas sa langue. En arrière-garde accourait, toute pimpante, une barque de trente matelots des bords de la Loire ; suivie du cotre où un solitaire rêvait du pont de Morlaix.

Le doris volait sur les vagues, comme emporté par le jusant de Rance. Il parvint avec la flottille à une côte inconnue de Gildas.

Au clair de lune se découpaient des falaises couronnées de chênes, d'où pointaient

vingt clochers aux gais carillons; et des criques et des plages, des chaumières et des cales, où chacun bientôt s'embossa sur son anneau de fer. Et c'était la terre disparue qui, cette nuit, émergeait pour livrer sa légende.

Là-bas, les femmes aux blanches coiffes se hâtent vers les rives, pour faire accueil à leurs marins. Elles sortent de chaque maison et dévalent les sentiers, relevant leurs tabliers à deux mains et perdant leurs sabots dans la descente.

Sur leurs cheveux, la dentelle se recourbe à la mode de toutes les paroisses bretonnes.

Le cornet de Quimper frôle la carène de Nantes; au même souffle d'air frissonnent la haute mître bigouden et les ailes légères de Fouesnant; plus loin, la coiffe et les longs cheveux d'Ouessant effleurent le diadème brodé de l'Ile-aux-Moines; et sans arrêt se multiplient catioles, hennins et chaperons, sur lesquels boucles et barbes, brides, mentonnières et collerettes dessinent à l'infini leurs fraîches arabesques.

Cela tournoie comme un vol de mouettes devant les yeux de Gildas qui papillotent... qui se ferment à nouveau, alors que biniou et bombarde attaquent un refrain joyeux. Le flot ramène le doris et les voix mystérieuses parlent encore au petit dormeur :

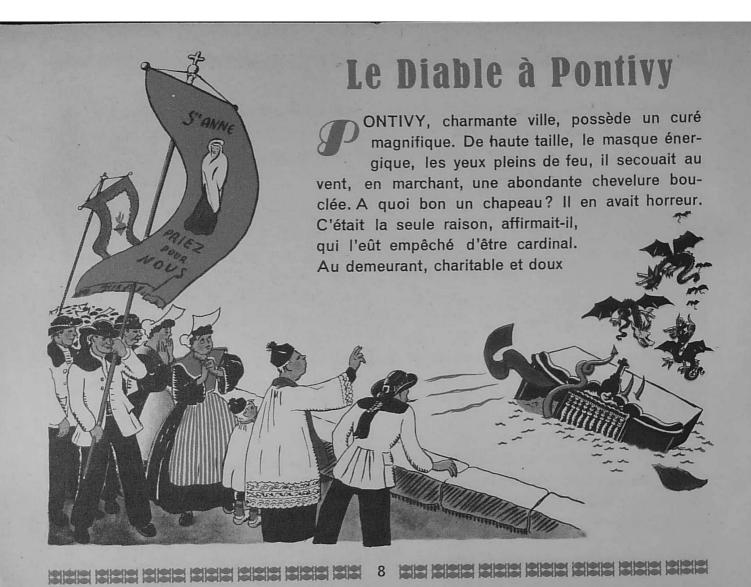
« Nous ne sommes pas des âmes en peine, mais des élus à qui, par courtoisie très grande, Dieu laissa choisir leur Paradis. Aux sphères radieuses des anges, nous préférions l'Armor : mais il nous fallait des demeures qui ne fussent point celles des vivants.

Et la mer nous servit jusqu'en ses cruautés : un par un, elle chavira nos navires ; d'un seul choc, elle engloutit cette forêt aux vingt villages, Scissy, qui s'allongeait de Dol à Aurigny. Depuis, les défuntes de Bretagne peuvent passer leur Ciel sur la terre disparue ; elles attendent leurs naufragés, qui dérivent en leurs vaisseaux fantômes, jusqu'à ce qu'une fois l'an sonne l'heure du grand retour.

« D'autres diront ces terres qui ne sont point aux vivants, où reposent la poésie, la magnificence ou la foi d'Armor. Ils verront, en Brocéliande, Merlin le doux enchanteur à travers son rideau de brume. Ils toucheront, au creux d'un gouffre marin, l'or des coupoles d'Ys, la cité sans rivale. Ils entendront sonner, sous le lac de Grandlieu, les cloches de l'église aux saints. Alors réponds-leur qu'en Scissy, la forêt disparue, tu as vu l'âme même du peuple de Bretagne ».

Et voici l'histoire de Gildas, qui suivit le retour des morts vers l'éternelle Bretagne. Petits enfants, n'ayez regret s'il ne vous mit pas du voyage : car pour vous, le doris du rêve et de l'aventure se balance toujours en quelque port breton.

F. DAUCE.



dans son ministère, il se redressait, soudain irréductible, quand le salut des âmes ou l'intérêt de l'église était en jeu.

Pontivy adorait son curé. Les plus sacripants l'appelaient à leur chevet pour régulariser leur passeport avant la grande aventure.

Cette sainteté contagieuse ne faisait pas l'affaire de Satan; car il faut avouer qu'au pays breton le roi des Enfers possède encore bien des chapelles. Ce parfait commerçant aime voir clair dans son compte d'âmes; chaque semaine, il se fait apporter le gigantesque livre des entrées (vous pensez bien qu'en enfer il n'y a pas de livre de sorties) et de sa voix blanche, le greffier cornu lui rend compte des résultats de la huitaine. Le noir palais retentit de hurlements de joie ou de hurlements de rage, suivant qu'il y a progrès ou recul dans les arrivées. Chaque ville a son compte ouvert.

Il est une page qu'appréhende particulièrement le lecteur infernal, celle de Pontivy. Ce sont chez Satan de véritables accès de démence, quand le greffier annonce « Pontivy, néant ».

Et voilà qu'un jour, le roi des damnés s'exaspère de cette insultante sainteté.

« Comment s'écrie-t-il, devenu fou de rage, est-ce que ce scandale va bientôt cesser? Dieu m'a donné l'empire du monde, et cette minuscule petite ville narguerait mon autorité? Voilà qui ne peut durer, et puisque vous ne pouvez venir à bout de ce curaillon de campagne, c'est moi qui vais m'en charger ». Sur quoi, ayant culbuté greffier par-dessus grand livre, voilà parti à travers les espaces le prince du mal au pouvoir infini.

Et c'est, le soir même, un brave travailleur en quête de boulot qui pousse la porte de l'auberge la plus fréquentée de Pontivy. Joyeux luron, farceur et bien disant, le gousset inépuisable, ce détective de grande classe a vite fait de délier les langues. Au bout d'un quart d'heure, il sait que le curé confesse tous les jours à quatre heures. Son plan est vite dressé et le vieux pasteur n'a qu'à se bien tenir.

Drelin! Drelin! Avec une sage lenteur, Kanan, la « Carabassen », va ouvrir la porte du presbytère. Un petit morceau de patour tortille sa casquette : « C'est pour dire à M. le Curé que Bellec du Stumo est très malade et qu'il voudrait bien recevoir le Bon Dieu ».

« Le Stumo, c'est bien loin, pense l'abbé qui a tout entendu de la cuisine. Je ne pourrai jamais être de retour pour mes confessions; mais puisque Bellec me demande, allons-y. Je ne peux pas risquer de lui faire perdre son éternité; Kanan, je pars, allez mettre à mon confessionnal la pancarte : Absent ».

Il est déjà en route, seul, car le patour a subitement disparu, mais le chemin est bien connu du prêtre.

Quatre heures sonnent à la vieille horloge; la pancarte se balance au-dessus du confessionnal. Les pénitentes arrivent à pas menus, comme souris autour d'un fromage, voient la pancarte et se retirent aussi discrètement qu'elles sont venues. Elles reviendront demain. Mais grande est la joie de la mère Quéverdo qui s'en retournait résignée, quand, au seuil de l'église, elle heurte, devinez qui? M. le Curé lui-même, un peu essoufflé

LE DIABLE A PONTIVY

sans doute, sous le large chapeau qu'il porte aujourd'hui par extraordinaire. Mais pourquoi ne le retire-t-il pas en entrant dans l'enceinte sacrée? « Oui, ma fille, c'est moi. J'ai pu revenir plus tôt que je ne pensais. Je suis en nage. Que le Bon Dieu m'excuse de conserver mon chapeau dans sa maison, mais j'ai peur d'attraper du mal ». Sur quoi, toujours chapeauté, il se renferme dans son confessionnal, tandis que le cercle des chaises se resserre à nouveau dans un doux cliquetis de chapelets.

Quelle singulière surprise éprouvent ce jour-là les ouailles de M. le Curé? Au lieu de la saboulade attendue, qui est déjà un commencement de pénitence, ce sont d'indulgents propos, presque des encouragements : « Bien, bien, mon enfant. Continuez, il n'y a pas là de péché, c'est une vétille. Inutile de l'accuser à confesse. Ne soyez pas trop scrupuleuse ».

Si bien que la pénitente, un peu interloquée tout d'abord de cette largeur de manches inattendue, reprend bien vite sa quiétude. Après tout, il ne faut pas être plus royaliste que le roi.

Ah, les délicieuses minutes que Satan passe ainsi à sentir couler sous ses narines l'égout des petites saletés humaines! Quelle jouissance infinie d'insuffler le mal aux âmes innocentes, et de préparer des brochettes succulentes pour les rissolades du sous-sol. Il est vraiment gâté, car voici qu'un chicaneau du cru, le plus retors, vient s'agenouiller devant le petit grillage pour sa confession annuelle. A lui seul, il tient généralement l'audience. « Comment, mon ami, vous vous accusez d'avoir volé vos clients, d'avoir dépouillé orphelins et veuves? Mais c'est votre métier! Vous avez une

famille à élever, et, si ce n'était vous, ce seraient vos confrères qui en profiteraient. Continuez, mon fils, continuez ». Et le chicaneau, mis à l'aise, de continuer l'aveu de ses canailleries. Satan exulte. Il n'a jamais été à pareille fête. Dans sa joie délirante, il en oublie sa queue, cette queue que Dieu lui imposa avec les cornes comme une marque indestructible de servitude, quand il lui concéda le royaume d'ici bas. Il a pourtant eu soin de l'attacher à sa ceinture; mais ses frétillements sont si vifs, dans la joie des péchés énormes entendus, que le gênant appendice se détache de ses liens, glisse sous la porte et vient frétiller comme un serpent, sous la chaise de Mme Quéverdo. Un cri d'horreur emplit la nef : « Une vipère, une vipère! » Fanchic heureusement n'est pas loin, vieux soldat devenu bedeau, il accourt. Il va écraser de son talon la bête immonde. Mais il s'arrête stupéfait. Cette étrange vipère reste engagée sous la porte du confessionnal. Il n'en voit pas la tête. Il n'en reconnaît pas très bien la robe nuancée. Un moment il reste interdit. Où diable a-t-il vu un pareil serpent? Parbleu! A l'autel de la Vierge, sous le talon de l'Immaculée. Et tout à coup, il a compris. Il avait déjà été fort surpris tout à l'heure du chapeau inattendu éclos sur le crâne de son pasteur. Fanchic veut en avoir le cœur net. Il empoigne sans vergogne le plateau de quête, court le remplir d'eau bénite et, sous l'œil ahuri des paroissiennes, vient le déverser sur le prétendu serpent. Instantanément, des cris horribles remplissent l'église. Un tremblement de terre suivi d'un choc violent secoue le Tribunal de la pénitence. En un clin d'œil, chicaneau en tête, le peuple des pénitentes a disparu.

Fanchic doit faire appel à tout son courage pour ouvrir comme il le doit la porte du

confessionnal, et ce qu'il aperçoit le glace de terreur : Il voit M. le Curé — tout au moins celui qui se fait passer pour M. le Curé — suspendu comme une cloche par des cornes solides, au plafond du sacré tribunal ; la figure est congestionnée. Dans un torrent d'injures et de blasphèmes, celui qui n'a du curé que la robe fait d'inutiles efforts pour se dégager.

Le vieux soldat a les décisions promptes. Il referme la porte à double tour, met la clef dans sa poche, court au presbytère, glisse deux mots à l'oreille du vicaire abasourdi, revient se pendre aux cordes du clocher et voilà toutes les cloches qui entrent en danse et éparpillent sur la ville un tocsin furibond. De tous côtés, les Pontivyens accourent. Sur l'ordre du bedeau, quatre solides gaillards empoignent le confessionnal et l'enlèvent comme une plume sur leurs épaules bien musclées.

Justement, M. le Curé, le vrai, revenait à ce moment de sa course inutile. Il avait trouvé le pseudo-moribond resplendissant de santé et attablé, un peu goguenard, devant un large pichet de cidre. Il avait compris la mystification et rentrait en hâte. Qui donc avait intérêt à l'écarter de sa paroisse? Cette pensée le tourmentait.

L'explication lui apparaît sous la forme d'un immense cortège qui descend processionnellement la Plaine, en direction du pont. En tête, son premier vicaire en surplis; derrière lui, comme une barque de pêche sur la crête d'une mer houleuse, son propre confessionnal ondule au-dessus de la foule mouvante. Voyons, sa paroisse tout entière est-elle devenue folle, ou bien, est-ce lui-même qui fait un cauchemar? Il s'élance à la rencontre de ce cortège hallucinant, mais avant qu'il ait pu l'atteindre, le vicaire s'est arrêté au milieu du pont. De ses bras levés, il bénit le fleuve d'un geste large, et fait un signe aux porteurs. Une dernière fois le confessionnal se dresse au-dessus du parapet, domine la foule puis, avec un plouc retentissant, il s'enfonce dans le Blavet transformé en un immense bénitier. La lourde machine revient à la surface, puis, tout en dodelinant, elle commence à descendre lentement le fleuve en marche vers la mer.

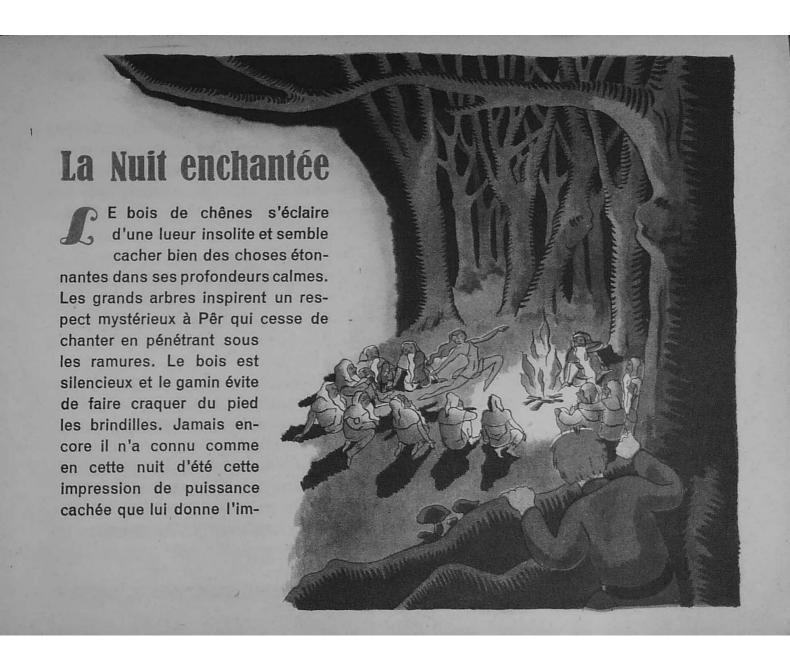
Des cris horribles sortent du cercueil flottant. A son entour une légion d'anges noirs volète impuissante, ne songeant même pas à se rendre invisible. Impossible de porter secours au roi des Enfers sans se brûler soi-même affreusement; leur dévouement ne va pas jusque-là.

Cependant l'air retentit des supplications et des blasphèmes de Satan atrocement mordu par ce fleuve d'eau bénite, et c'est un bûcher flottant qui disparaît au tournant de la rivière, sous les yeux de la foule haletante et du bedeau triomphant.

Satan n'est pas revenu. Il a fait arracher du grand livre la page de Pontivy. Il a défendu de prononcer devant lui le nom de cette ville maudite. Et pendant ce temps, sous la douce férule de leur pasteur, les Pontivyens continuent à assiéger, en longue file, les portes de l'Eternel séjour.

Aux dernières nouvelles, saint Pierre intriguerait auprès du Seigneur, pour obtenir qu'un quartier spécial soit affecté à ces bienheureux un peu encombrants.

Jean MORRIS LE BOUR'HIS.



ISISIS SISIS SISIS SISIS LA NUIT ENCHANTÉE ISISIS ISISIS ISISIS ISISIS

mobilité des grands chênes. Pêr descend lestement une pente accidentée entre les troncs bosselés et rugueux d'où se détachent très bas de grosses branches. Le voici auprès du ravin sur le rebord duquel se déroule, prétend-on, la sarabande effrénée des Korrigans, qu'éclaire un rayon de lune... Pêr va bien voir : il avise un chêne gigantesque dont les racines forment comme un amas monstrueux de corps entassés, et se blottit entre deux racines.

En attendant le moment fatidique de onze heures, Pêr, la tête dans un oreiller de mousse au creux des racines, écoute le bruissement des feuilles et sent un frémissement contenu dans toute la forêt. Il devine que, cette nuit, la nature s'éveille, que les choses vont vivre d'une vie à elles et n'attendent que l'instant magique pour s'animer et converser dans une langue inconnue.

Pêr se sent un intrus, il se fait tout petit entre ses racines et blottit sa figure contre la mousse... Quand il ose lever le nez, il lui semble que les fougères murmurent entre elles qu'il est gênant, et que certains troncs ont pris des postures méfiantes de gnomes accroupis, dont les grosses têtes pleines de verrues et de laides protubérances sont plus inquiétantes encore que grotesques. L'un, tout près, tourne vers lui une large figure ronde et grimace un sourire bête dans une déchirure de son écorce. D'autres, dérangés dans leur attente rêveuse par la présence incongrue de ce petit homme, se tournent au quart vers l'être minuscule... Un autre s'inquiète plus ouvertement et se penche pour le voir en une torsion puissante. Et, tout là-bas, à demi caché dans l'ombre, on entrevoit

BIBIS BIBIS

un géant bossu qui se décide lourdement et va se mettre en marche contre lui. Comment lutter contre ces êtres gigantesques? Pêr frissonne, bien que la nuit soit tiède, et se serre davantage, en cachant son visage.

Et voici qu'onze heures sonnent, au clocher lointain du bourg. Chaque coup tombe comme un glas, parvient affaibli et voilé de mélancolie, de l'autre côté de la montagne où dorment les hommes...

A sa grande frayeur, Pêr voit sortir de tous les chênes des nains à la longue barbe et à la robe de laine blanche, qui tous ont des yeux bleus d'une candeur enfantine. Ils se réunissent rapidement sans que leurs pas légers fassent le moindre bruit. D'autres, venus de chênes plus haut placés, dévalent la pente en une farandole fantastique au bord du vide... Tous manifestent une grande joie de se retrouver et bavardent extraordinairement vite avec des voix argentines et menues.

Pêr ne distingue que leurs noms, qui reviennent tout le temps : Paolig, Lomig, Dorig, Alanig, Jilig, Pennig, Riwalig, Fanchig, Fulupig...

Du tronc qui souriait bêtement à Pêr, est sorti un nain à la bonne figure ronde et aux traits grossiers, qui ne semble pas jouir d'une grande autorité auprès des autres, et qu'on appelle Mevelig.

Des deux troncs qui regardaient Pêr de travers, se sont échappés rapidement deux nains à la mine rusée et méchante, Zantig et Kriz, qui se sont mis tout de suite à bayarder entre eux.

Enfin, de l'arbre immense qui cache Pêr, un petit vieillard au visage noble et fier, Derwennig, s'est majestueusement détaché et paraît commander aux autres, qu'il domine par la taille.

Qu'attendent donc les nains? Mevelig a été chargé d'entasser des branches mortes auprès du ravin et Derwennig y a majestueusement mis le feu. Les nains se sont gravement assis en demi-cercle autour du brasier dont la flamme s'élève claire et joyeuse. Et dans le silence on voit arriver, légère, la Korrigane de la fontaine, Gwennig, gracieuse petite fée aux cheveux d'or, qui s'approche du feu tandis que les nains entonnent en chœur leur refrain habituel : « Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi et Vendredi! » Et Pêr se souvient qu'ils ne connaissent pas le Samedi ni le Dimanche, jours saints.

Gwennig prononce des paroles magiques et se met à danser devant la flamme, tantôt sur un rythme lent, tantôt à une cadence folle, ses longs cheveux épars.

Tour à tour elle supplie et se prosterne, les mains tendues, puis tourbillonne et applique ses paumes contre une muraille invisible qui la séparerait de la flamme brillante.

Peu à peu celle-ci tremble et grésille, se divise : on entrevoit des lueurs vertes et

dorées, des coins de ciel bleu. Gwennig multiplie ses gestes expressifs, tordant ses poignets délicats; et les images encore tremblantes s'affermissent, prennent peu à peu figure : un étang calme est là au fond d'un vallon boisé, un reflet tardif de soleil d'automne se joue sur ses eaux dormantes.

« Etang doré, dis, que veux-tu de nous? » demande Derwennig d'une voix forte. Dans le profond silence, Pêr croit entendre une voix lointaine et musicale, mais ce n'est peut-être que le vent léger soufflant dans les arbres autour de l'étang. La vision perd bientôt de son intensité et s'évanouit.

« Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi et Vendredi! » fait à nouveau le chœur des nains. Et la Korrigane de recommencer ses invocations silencieuses et ses danses souples autour du feu.

A nouveau la flamme grésille, devient plus brillante, pour donner naissance à des lambeaux d'images d'un bleu d'ardoise et blanchâtres; on dirait un ciel dur où fuient des nuages, autour d'une montagne aux formes lourdes. Et soudain surgit, avec une netteté saisissante, le dôme aride du mont Saint-Michel de Brasparts, et Pêr, à son émoi inexprimable, reconnaît au-dessus la petite chapelle où sa mère l'a mené prier.

« Reine des Menez, dis, que veux-tu de nous? ». Le vent siffle avec fureur et Pêr entend la voix puissante du Mont; cela est âpre et pourtant plein de rêve, mais ce qu'il croit comprendre il l'oublie aussitôt et ne pourra jamais s'en souvenir. Et le temps coule

ENDE SININ NININ NININ

sans qu'il s'en aperçoive; mais la vision faiblit soudain et disparaît dans les reflets changeants de la flamme qui redevient familière.

Zantig, peu attentif, se retourne et se penche vers Kriz, assis à côté de lui, un peu en arrière du cercle : « Tu entends, chuchote-t-il. C'est le vieux sorcier du chêne creux de Koadglas, qui crie après son hibou. Mais le hibou lui a dit qu'il voulait le quitter, et le vieux invoque l'âme maudite de son grand-père pour rattraper l'oiseau et lui tordre le cou ». Pêr avait bien perçu des cris assourdis dans la nuit magiquement sonore, mais si loin, si loin... « J'ai toujours dit qu'il avait mauvais caractère », répond Kriz avec placidité.

Les autres nains n'ont rien entendu, tout à la contemplation de Gwennig qui recommence, après leur éternel refrain, ses danses invocatrices. De splendides teintes bleues et vertes se jouent dans la flamme qu' se gonfle. Bientôt une mer aux longues houles glauques apparaît aux yeux émerveillés de Pêr. Au loin, des récifs aux cheveux d'algues brunes...

« Mer aux vagues vertes, mer sans pareille, dis, que veux-tu de nous? »

La mer semble se gonfler sourdement et se frange de blanche écume autour des récifs; Pêr écoute sa chanson lointaine et berceuse qui ne parle qu'à son cœur. Il ne pourrait arracher ses regards de la vision magnifique, mais elle perd de son éclat et se fond comme les précédentes dans la flamme qu'elle alimente quelques instants en tein-

MINICIPAL CONTROL OF THE PROPERTY OF THE PROPE

tes chatoyantes. Les derniers morceaux de bois se consument, le feu chancelle puis s'éteint comme si le charme était rompu, tandis que deux heures sonnent, là-bas, où dorment les hommes. Un grondement assourdi monte du ravin, se rapproche... « Allons, fait Kriz avec humeur, voici déjà le charretier des âmes ». Mevelig disperse rapidement les cendres et les tisons avec un petit balai de bouleau cerclé d'or. La Korrigane n'est déjà plus là.

A nouveau les nains bavardent en groupes volubiles, avant de se quitter pour s'évanouir dans leurs chênes. Une dernière bande, bien réduite, disparaît derrière les troncs et son chant se perd : Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi et V..., tandis que la charrette de l'Ankou (1) passe avec un fracas de tonnerre sur le fond pierreux du ravin. Après une terrible minute pendant laquelle Pêr murmure très vite son Pater, le bruit décroît rapidement et meurt. Pêr veut fuir et fait des gestes désordonnés... Il sort d'une lourde torpeur et a grand mal au poing qu'il vient de heurter contre l'arbre. Il se frotte les yeux : les gros chênes ont un aspect familier et les fougères s'agitent en un bercement rassurant.

Avant de partir, Pêr, la tête encore brouillée, jette autour de lui un dernier coup d'œil machinal. Il aperçoit sur la mousse un petit balai de bouleau cerclé de fils d'or: le petit balai de Mevelig...

Y. BROUSTAIL.

(1) L'Ankou : la mort, en Bretagne.

Les crêpes de Tinan Louel

'ETAIT au temps où les habitants de Louannec — bourg breton non loin de la mer Trécorroise — avaient comme recteur un homme si éloquent et si bon qu'on l'avait surnommé « l'Avocat des Pauvres », si sage et si pieux, qu'après sa mort il devint saint Yves. Sa réputation et ses bienfaits s'étendaient sur tout le pays d'alentour, bien loin au delà de Tréguier. Aussi le Diable, malgré tous ses efforts, perdait-il chaque jour quelques âmes qui étaient gagnées à Dieu. Et, plein de l'esprit de vengeance, il rôdait dans la région, prêt à saisir l'occasion d'une revanche. Parfois, sur la route qui, de Louannec va à Trélévern, pays des pêcheurs de goémon, il s'arrêtait en face de la petite ferme où habitait Mahé Louel, avec sa femme Tinan et leur enfant. Mahé et Tinan avaient une fâcheuse tendance à se quereller, et le Diable les guettait, attendant patiemment que, dans l'aveuglement de la colère, ils finissent une bonne fois par se damner.

Tinan n'était point belle, et Mahé était franchement laid. Il n'avait que trois dents, deux en haut à droite, et une à gauche en bas. Quant à elle, elle possédait un grand nez pointu et des cheveux très raides, qu'elle peignait le moins souvent possible. C'est pourquoi, dans leurs disputes, elle appelait son mari « Ratouz », ce qui en breton signifie « édenté », et n'était que trop vrai ; il lui rétorquait en toute justice : « Pennbleiz », c'est-àdire « tête de loup ». Puis, ils se dépêchaient d'oublier leurs torts réciproques, car, au fond, ils n'étaient ni meilleurs ni pires que le commun des hommes.

ENDIN NICIONAL EN LES CRÉPES DE TINAN LOUEL EN MINISTER M

Mahé cultivait un champ d'avoine et un autre de blé noir; sa femme menait paître leur vache et sarclait le jardin où poussaient autant de choux, de fèves et de haricots qu'il leur en fallait; et tous deux avaient du temps de reste pour aller sur la grève de Tré-lévern pêcher dans l'eau avec de longues fourches le goémon qu'on vendait cher comme engrais aux cultivateurs d'alentour.

Un jour de grande marée que la récolte du goémon avait été belle, Mahé s'en alla en livrer deux pleines charrettes au bourg de Louannec. Il le vendit plus cher qu'il n'y avait d'abord compté, et, à son retour, la bourse lourde et le cœur content, dit à sa femme:

- J'ai conclu une bonne affaire, Tinan. Fais-nous des crêpes.
- Bonne idée, s'écria Tinan—et bien que ce ne fût ni foire, ni fête, elle se mit incontinent à battre œufs et lait, farine de froment et farine de blé noir dosées d'une main experte, tandis que Mahé jetait dans le foyer une brassée d'ajoncs secs pour ranimer le feu. Puis il s'installa sur le banc placé dans la cheminée et soupira d'aise. Le bébé dormait sagement au fond de l'armoire; le chien Fri-Du et Mitouig, la chatte, assis sur leur derrière devant le feu, surveillaient la jatte de pâte. Une bonne odeur de crêpes montait jusqu'aux narines de Mahé. Ah oui! Il était bien, dans ce calme, content de ne rien faire, regardant s'activer Tinan.

La première crêpe était déjà dorée à point, embaumée, luisante de beurre. Tinan la souleva avec son grand couteau de bois et la tendit à Mahé, et celui-ci, prêt à l'engloutir, ouvrit une bouche gourmande, montrant ses trois dents toutes à la fois. Trop vite! La

INICIA INICIA INICIA LES CRÉPES DE TINAN LOUEL INICIA INIC

crêpe était brûlante; Mahé, poussant un rugissement de douleur, la lâcha dans la cendre, et, naturellement, tourna aussitôt sa colère contre Tinan.

- Sotte femme que tu es, s'écria-t-il. Que le Diable t'emporte!

C'était plus que Tinan n'en pouvait supporter.

— Soit, qu'il m'emporte! répliqua-t-elle vigoureusement, la coiffe en bataille, pourvu

qu'il t'emmène rôtir avec moi!

Or, Sire le Diable passait justement par là. Il revenait de pêcher la sardine, et, son panier au bras, faisait claquer ses sabots sur la route en chantonnant un petit air de jabadao. Tout d'un coup, il entendit prononcer son nom, dressa ses oreilles pointues, et, se jugeant invité, entra sans frapper.

- Vous m'appelez, dit-il aimablement, me voilà. Tout à votre service.

En ce temps-là, on était plus habitué que de nos jours à la visite du Diable en personne. Néanmoins elle impressionnait toujours un peu les gens, même les mieux trempés. Mahé et Tinan en furent une seconde foudroyés. Puis, les esprits leur revenant en même temps, d'un même geste, ils levèrent la main droite pour faire le signe de la croix, devant lequel, chacun le sait, le Diable a toujours été obligé de fuir. Cette fois-là, il fut assez prompt.

- Que votre droite se dessèche! s'écria-t-il.

Aussitôt, le bras droit de Mahé et le bras droit de Tinan retombèrent inertes le long de leur corps. Alors, comprenant que, sans le secours d'en haut, ils étaient perdus, les deux pauvres gens s'agenouillèrent et gémirent :

- Seigneur Dieu, prenez pitié de nous.

Or, le saint recteur de Louannec revenait, lui aussi, de Trélévern, où il avait été soulager quelques infortunes, et, plongé dans ses pieuses méditations, passait à ce moment sur le chemin.

« C'est Dieu qui m'envoie cette occasion de faire le bien », pensa-t-il, et il entra.

Le Diable, qui se préparait à emmener ses victimes, fut fort peu satisfait de voir arriver le subtil avocat. Il flaira que sa victoire n'irait pas sans contestation, et dit d'un ton chagrin.

— Que viens-tu chercher ici? Passe ton chemin, retourne à tes ouailles. Ces deux âmes m'appartiennent, et tu essaierais en vain de me les disputer.

Saint Yves avait, d'un coup d'œil, jugé la situation.

- Voire, dit-il.
- Tu peux me chasser, dit le Diable. Mais rendras-tu pour cela leur bras à ceux-ci? Il y avait à cet argument quelque apparence de raison. Saint Yves réfléchit.
- Ecoute, dit-il. Il est bien vrai que je ne peux pas déjouer le maléfice que tu as jeté sur ces gens. D'autre part, je puis, si je le veux, te forcer à déguerpir sur l'heure, les mains vides. Mais à quoi bon te prendre Mahé et Tinan Louel, s'ils restent infirmes? Et à quoi te servirait de les avoir rendus manchots, si leurs âmes t'échappent? Faisons un marché. Discutons. Si, dans une heure, tu n'as pas rendu à ces malheureux l'usage de leur bras, je me déclarerai vaincu et te les abandonnerai. Mais, posons que tu ne

INITIAL STATE OF THE PER DE TINAN LOUEL IN INITIAL STATE IN INITIAL STATE

pourras permettre à l'un de se servir de sa droite sans, du même coup, le permettre aussi à l'autre.

Satan goûta peu ce raisonnement ; il craignait que saint Yves n'usât de subtilités qui lui échapassent et chercha un moment le piège.

« Par l'enfer, dit-il enfin en lui-même, je ne vois pas comment ce beau parleur, avec tous ses discours, pourrait me forcer à guérir ces deux chrétiens-là! »

Et, rassuré, il s'écria:

— Soit, va pour une heure, puisque nous avons toute l'éternité devant nous! Discute, raisonne, argumente à ta guise. Moi, j'ai soif. Holà! Mahé, mon garçon! Sers-nous de ton cidre nouveau.

Mahé, tout geignant, s'élança vers son cellier, d'où il rapporta promptement un pichet rempli à ras de bord. La triste Tinan plaça (d'une seule main, hélas!) des bolées devant leurs hôtes.

— A ta santé, compagnon, dit le Diable, en levant la sienne. Fameux, ton cidre, mon Mahé!

Saint Yves s'était assis face à l'horloge et en surveillait les aiguilles. Sans en rien laisser paraître, il sentait croître son anxiété, tandis que le Diable, guoguenard, vidait bolée sur bolée de cidre nouveau en portant à chaque fois la santé du saint. Celui-ci, sans faire de façons, lui rendait ses politesses, mais au fond de lui-même, réfléchissait, réfléchissait!

PARTY PARTY

Comme on le pense bien, la conversation languissait un peu.

- Joli temps! dit le saint.
- Pas vilain! dit le Diable.
- Peut-être un peu chaud pour la saison...
- Oh! moi, la chaleur ne m'a jamais fait peur.

Et le Diable éclata d'un rire si aigu que le bébé, dans l'armoire, s'éveilla et se mit à hurler.

- Allons, dit saint Yves, rends à cette pauvre femme l'usage de son bras, qu'elle calme son enfant.
- Pas si bête, dit le Diable en ricanant. D'ailleurs, les cris ne me gênent pas. Compagnon, je crois que tu perds ta peine. Mahé, mon fils, ma tasse est vide!

Plus que quarante minutes, disait l'horloge.

- As-tu fait bonne pêche? demanda le saint.
- Couci-couça. Dix-sept sardines seulement! Mais en revanche, deux bonnes âmes de chrétiens!

Et, enchanté de son esprit, le Diable fit à nouveau entendre son rire discordant. De toute évidence, le savant avocat des Pauvres avait le dessous.

Encore vingt-cinq minutes...

Soudain le saint leva le nez et se mit à aspirer bruyamment.

- Mm, mm, que cela sent bon! Je me disais aussi... Tu ne sens pas?
- Point.

BIBIE BIBIE BIBIE LES CRÉPES DE TINAN LOUEL BIBIE BIBIE BIBIE

— Mm, mm, Jésus! Quelle odeur! Bien sûr, c'est celle des crêpes... Seigneur, seigneur! Ecartez de moi le péché de gourmandise. J'ai fait vœu de jeûner jusqu'à ce soir... Hum, cela embaume! Jésus, Marie, ne m'induisez pas en tentation! Mais, doux Seigneur! Que ces crêpes sentent bon.

Et le saint flairait, flairait.

Les yeux du Diable brillaient comme des charbons ardents. Imaginez cette chance inouïe! Faire tomber un si saint personnage dans un des sept péchés capitaux! Quelle revanche sur celui qui l'avait tant de fois bafoué!

- Mais oui! Ces crêpes embaument. Goûtes-y, compère, avec ce cidre doux, régaletoi!
 - Arrière, Satan! Ne me tente pas, s'écria le saint en s'élançant vers la porte.
- Tinan, s'exclama le Diable. Prends ta louche, ma fille, prends ta pâte. Vite, tourne une crêpe pour Yves mon compagnon!

Au même moment, Tinan et Mahé sentirent que leur bras droit était délié, car comment tourner une crêpe d'une seule main, de la main gauche encore? Se jetant à genoux, ils se hâtèrent de se signer.

— Hors d'ici, Satan! s'écria le saint d'une voix de tonnerre. Je te chasse, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

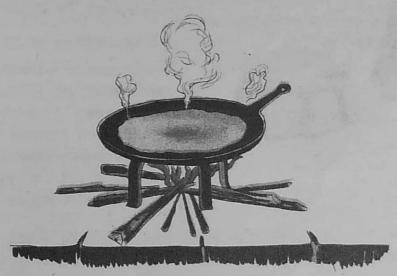
Alors, le Diable vit qu'il était joué et, avec un cri de rage, renversant d'un coup de son sabot la jatte de pâte, bondit hors de la maison.

BIBIE BIBIE BIBIE BIBIE BIBIE BIBIE BIBIE BIBIE BIBIE

— Adieu, dit à son tour le bon saint, à Mahé et Tinan agenouillés. Gardez-vous désormais du péché de colère. Pour cette fois, votre punition se bornera à être privés de crêpes. Il est vrai qu'il vous reste les sardines!

Seulement, tandis que Fri-Du, le chien, lapait à terre la pâte à crêpes, dans le panier d'osier oublié sur le banc, la chatte Mitouig dévorait candidement les sardines du Diable.

F. BOEGLEN.





Une partie de quilles

OUT le mauvais monde menait le sabbat autour de la veillée. Les âmes en peine secouaient la porte, les esprits éventaient la torche et le diable lui-même soufflait dans la cheminée, rabattant la fumée sur la bouillie qui mijotait en crachant des bulles épaisses. La vieille Fanchig se signa.

- Dieu nous ait en sa sainte garde.

Depuis que le marquis était venu habiter son manoir de Coatanfao, c'était une vie «à malheurs». Il y avait plus de cent ans, on en avait bien prévenu le vieux seigneur, que les revenants y avaient pris droit d'usage et la Bretagne est un pays où on ne lutte guère contre cette engeance.

Le marquis était le troisième qui l'eût essayé.

Les deux premiers y avaient trouvé male aventure : l'un, sa femme était morte de

frayeur; l'autre, c'était sa fille, et ils avaient dû céder. Celui-ci était veuf, son fils au service du roi. Il ne risquait que sa peau, qui était dure et racornie.

Fanchig pensait qu'il y aventurait aussi son âme et elle tenait au salut de la sienne. Ainsi pensaient avec elle Goton Lanoer et les filles de cuisine, Margodig Méar et les chambrières, l'intendant Simon Kerlouarn et l'assemblée des valets d'étable, de charrue et d'éterpe, toutes bonnes gens qui se serraient sur les bancs de la cheminée.

Hoû!... Rroû...! Brrroû!

Du coup, la torche s'éteignit et les flammes courtes du foyer commencèrent à faire danser les reflets sur les figures et les ombres sur le fond de l'âtre. Deux femmes sortirent en courant, leurs tabliers sur la tête.

- Dépêchons-nous, ordonna Simon Kerlouarn.

La bouillie était à peine cuite. Mieux valait l'avaler brûlante et mal venue qu'attendre l'heure des fantômes, que la tourmente semblait avancer. Les écuelles se tendirent et Fanchig prit sa louche de fer. A toi, Mathieu. A toi, Jacquette. A toi, Corentin...

- A toi, Gwénolé Rouzannec.

Le gars se mit à rire, à coups muets qui secouaient sa ceinture de cuir. Pensait-on qu'il allait avaler cette pitance à gorets?

Laissez-la sur le feu, Fanchig, il attendra qu'elle soit à point.

- Alors, tu attendras tout seul.

Eh bien! oui, tout seul il attendra. Ce Gwénolé Rouzannec, une tête à enfoncer un mur, des bras à étouffer un loup, des reins à porter un chariot de gerbes, de quoi aurait-il peur?

— Mais des esprits, Gwénolé Rouzannec. Ceux-là, il n'y a pas de force contre eux. Qu'on ne s'inquiète point, il a son bâton de fer, que lui a forgé le charron de Saint-Evarzec, cent livres à planter dans le ventre des esprits.

- Les esprits n'ont pas de ventre, Gwénolé!

Allez, allez, bonne mère, allez vous coucher. Rouzannec ne s'est jamais effrayé de rien, ni de personne et, comme il veut rester garçon, il a fait vœu d'épouser la femme qui

lui fera peur. Bonsoir, la compagnie.

La compagnie s'est dispersée pour aller dormir, si elle peut, les draps par-dessus les yeux, les pouces dans les oreilles. Gwénolé s'installe sur le banc d'âtre, au fond de la cheminée, les genoux bien ouverts à la chaleur, et, de la pointe de son couteau, il épluche des châtaignes qu'il retire de la cendre. Fanchig lui a laissé tout un pichet de cidre fort. La vie est bonne.

- Tomberai-je ou ne tomberai-je pas?

Le gars a levé le nez. La voix est venue du haut de la cheminée. Comme il se tait, un peu surpris tout de même, elle répète sa question. Evidemment, elle attend un avis.

— Ma foi, conseille Gwénolé Rouzannec, tombe si tu veux, mais attends que je range ma bouillie.

Utile précaution: un fracas zigzaguant ramone la cheminée, un torrent de suie croule dans l'âtre, une jambe humaine choit sur la braise. Gwénolé la saisit par un orteil, la lance dans la pièce et remet la marmite au feu.

- Tomberai-je ou ne tomberai-je pas?

Cette fois, ce fut un bras qui vint rejoindre la jambe. Qui diable était cet original qui voyageait par morceaux? Gwénolé pestait, à cause de sa bouillie; mais pourtant, il prenait intérêt au jeu.

Un jeu, en effet, un vrai jeu; car, ayant reçu successivement l'autre jambe, l'autre bras et le tronc, le gars s'avisa de les dresser comme des quilles. Il ne manquait plus que la boule.

- Tomberai-je ou ne tomberai-je pas?

Tout juste à point, la tête dégringole. Le jeu est au complet, il n'est plus que d'abattre les quilles. Le gars n'y tarde point. La tête roule... Pan! En plein dans le buste qui s'abat.

Qui s'abat, oui, mais qui se relève aussitôt, muni cette fois de ses quatre membres et de sa tête. Tout s'est recollé. Miracle ou magie, Gwénolé ne s'en soucie guère, ni n'en a le temps, car voilà que le spectre lui fait signe de le suivre. A en avoir tant vu autant pousser l'aventure jusqu'à son bout.

L'eussiez-vous suivi, mes enfants, ce personnage démontable et inquiétant, tout au long des cinquante marches qu'il fallait descendre sous terre? Rouzannec y alla, sa torche d'une main, de l'autre son bâton de fer, lequel se trouva fort opportun pour soulever une dalle que désigna le fantôme.

Ce fut seulement à ce moment que celui-ci se présenta à Rouzannec : feu l'intendant du sixième avant-dernier marquis, coupable d'avoir consciencieusement volé son maître, et qui attendait depuis deux cents ans qu'un homme hardi le délivrât du Purgatoire. Sous la dalle, il y avait trois tonneaux d'or.

- Prends-les; deux sont pour ton maître, le troisième pour toi.

Là-dessus disparut le fantôme, bien content de devenir un élu, laissant à Gwénolé le soin d'enlever les trois tonneaux. Je vous ai dit que le gars était solide.

Ainsi devint-il l'homme le plus fortuné du canton. Et le plus heureux. Du moins, jusqu'au jour où Mona Kerivel se mit en tête, riche comme il était, d'en faire son mari. Cette Mona était bossue et la plus vilaine pie borgne de sa paroisse. C'est pourquoi elle était si rusée et pensait au vœu qu'il avait fait d'épouser la femme qui lui ferait peur.

L'idée lui vint donc de présenter à Gwénolé un délicieux pâté, qu'elle disait qu'elle avait confectionné elle-même, encore qu'elle eût acheté la croûte chez un rôtisseur de Quimper. L'autre n'attendit point à y mettre le couteau, car il était fort gourmand et de bel appétit.

Le pâté ne fut pas sitôt ouvert, qu'il s'en échappa une souris, qui sauta droit à la figure de Rouzannec. De quoi il se trouva saisi, au point qu'il pensa défaillir. Mona la bossue avait gagné la partie.

Et voilà, mes enfants, comment Gwénolé Rouzannec, qui jouait aux quilles avec les fantômes, fut fiancé malgré lui, pour une souris dont il s'effraya. Et il eut beau supplier son recteur et Monseigneur son évêque et le Saint-Père de Rome, son vœu tint bon et il fallut qu'il l'accomplît.

Ceci soit dit pour vous apprendre qu'il vaut mieux craindre les fantômes que les souris et qu'au surplus, il n'est personne qui n'ait jamais eu peur de rien.

Camille de MONTERGON.



« N'as-tu pas honte, toi, un jeune homme de vingt ans, de boire comme tu le fais? Tu finiras mal. On te trouvera un jour noyé sur les bords de la rivière ».

Loïk jurait de se corriger, puis recommençait de plus belle.

Un soir il sennait dans une anse de l'Aven. Deux fois déjà il avait retiré sa senne mais en vain. Elle ne ramenait que du varech et de la vase : pas la moindre plie, pas le moindre mulet. Aussi Loïk était-il de mauvaise humeur. « Si seulement le diable m'appor-

tait un bon coup à boire », pensa-t-il tout haut. A peine avait-il prononcé ces paroles qu'au tournant de la rivière déboucha une barque étrange : basse sur l'eau et effilée comme une périssoire, peinte entièrement en noir. Un marin inconnu la dirigeait avec deux avirons. Il accosta et sauta à terre. Loïk remarqua sa haute taille, son teint et ses mains basanés, l'éclat de ses yeux. Il dit au pêcheur :

- Alors, camarade, la pêche ne donne pas? Jette ton filet à l'eau une troisième fois et je vais t'aider à le haler sur le rivage.

Le filet était lourd, lourd. Il contenait, devinez quoi? Un banc de mulets? Non, un petit baril de chêne. L'étranger commanda à Loïk:

« Perce le fût. »

Une liqueur blonde en jaillit : c'était du « chouchen » (hydromel). Tous deux en burent abondamment, si bien que le pêcheur, à moitié ivre, suivit l'inconnu dans sa barque. Le mystérieux matelot saisit les avirons, le canot comme une flèche gagna la haute mer. Loïk ronflait sur les planches du fond.

* *

Quand il se réveilla, il marchait avec son compagnon sur une belle et large route toute droite et bien goudronnée.

« Il fait chaud et j'ai soif. Si nous buvions un verre? proposa-t-il à l'inconnu ».

Ils entrèrent dans une auberge et savourèrent du cidre meilleur que celui de Fouesnant. Ils firent ainsi halte dans quatre-vingt-dix-neuf débits qui jalonnaient le chemin. Ils burent du bordeaux, du bourgogne, du champagne, de l'eau-de-vie et des liqueurs délicieuses. Partout, des servantes jeunes et jolies remplissaient les verres, et partout l'étranger payait.

« Quel brave homme, pensait Loïk ravi ».

Mais, à la dernière station il se sentait la tête lourde, ses jambes se dérobaient sous lui.

« Un dernier gobelet, camarade? »

Une serveuse lui tendait un verre plein d'un vin bizarre, épais et vermeil. Le pêcheur le vida avec une grimace. Pouah! C'était un horrible mélange de sang de couleuvre et de sang de crapaud. Aussitôt, une lourde main s'abattit sur son épaule, des ongles aigus et brûlants s'enfoncèrent dans sa chair.

« Tu m'appartiens, maintenant. Suis-moi! »

Loïk, tremblant de peur, se retourna et reconnut Satan. Celui-ci avait une figure toute rouge, deux cornes sur le front et une vapeur de soufre s'exhalait de sa bouche. Le Diable le poussa rudement dehors et le précipita dans l'Enfer.

Ah! mes enfants! Loïk regrettait amèrement d'avoir trop aimé la boisson. Une épaisse fumée recouvrait le royaume infernal. Le sol brûlait les pieds. Une insupportable odeur de roussi flottait dans l'air. Les damnés s'agitaient dans des fosses de poix bouillante et dès qu'ils reconnurent Paolig le Diable, ils poussèrent des hurlements épouvantables. Loïk fut condamné à rester constamment dans un étang plein de vin blanc. Il voulut y goûter. Mais, chose curieuse : le liquide s'échappait de ses lèvres. Bientôt, une soif horrible le dévora et chaque fois qu'il essayait de boire, le vin s'écoulait hors de sa bouche. Ah! mes amis! Quel supplice pour un ivrogne!

Mais le troisième jour, il entendit une petite voix qui l'appelait. Elle semblait sortir de la barque noire que Satan avait amarrée au bord de l'étang.

- Loïk! Ecoute-moi.

Le pêcheur sursauta :

- Comment! Les bateaux parlent en ce pays?
- Je suis une âme chrétienne transformée en barque. Veux-tu quitter l'Enfer?
- Je pense bien!
- Demain matin, le Diable va visiter ses champs. Nous profiterons de son absence pour nous enfuir. Le voyage sera long et dangereux. Prends une solide paire d'avirons et surtout un panier avec trois poissons vivants : une sardine, un maquereau et un thon.

Le lendemain, les voilà partis à l'aube. Ils traversèrent l'étang, puis le canot vola comme une flèche sur le noir fleuve des Enfers, enfin se lança sur la vaste mer.

- Loïk, interrogea la petite voix, ne vois-tu rien à l'horizon?
- Je vois un point noir qui se rapproche rapidement.
- C'est Satan qui nous poursuit dans un bateau à huit rameurs. Jette la sardine à l'eau.

A peine la sardine eut-elle plongé, qu'un brouillard épais s'éleva sur la mer et cacha les fugitifs. Quand il fut dissipé, la voix demanda encore :

- Ne vois-tu rien à l'horizon?
- Je vois le canot infernal qui se rapproche rapidement.
- Jette le maquereau à l'eau.

A peine le maquereau eut-il plongé que, tout autour de la barque du Diable, la mer fut recouverte d'une épaisse couche de goémons. Les avirons en soulevaient de lourds paquets, l'étrave s'embarrassait dans ces broussailles flottantes. Pendant ce temps Loïk tirait avec ardeur sur le « bois mort » et son canot volait comme une flèche. Après une heure ou deux, la voix chrétienne demanda encore :

- Ne vois-tu rien à l'horizon?
- Paolig est sorti du champ de goémons et se rapproche rapidement.
- Jette le thon à l'eau.

A peine le thon eut-il plongé que des vagues énormes s'élevèrent et assaillirent la barque infernale en menaçant de l'engloutir. Loïk, lui, se rapprochait de la terre bénie.

Déjà, le clocher de Nevez se montrait au loin. Un dernier effort et Loïk sauta sur la berge. Il était temps. Derrière, à vingt mètres, le canot du Diable surgissait à toute vitesse, dans un flot d'écume, au battement cadencé de huit paires d'avirons. La petite voix conseilla une dernière fois :

« Ramasse cette pierre et lance-la sur les démons ».

Le pêcheur obéit et la barque infernale, trouée en pleine coque, se mit à couler. Mais les démons ont peur de l'eau. Ils nagèrent vers le séjour des damnés en poussant des jurons effroyables.

Loïk chercha des yeux son bateau enchanté : il avait disparu. Il retourna chez sa vieille mère à Rosbras. Dès lors, il ne s'enivra plus et devint le modèle des fils.

J. LOZACHNMEUR.



Périg et la Sirène

N se levait de bonne heure dans la maison de Périg, car la marée n'attend pas; le père et tonton Yvon le réveillaient avant le jour quand il devait les accompagner pour poser ou lever les casiers.

Périg était bien jeune; il avait fait sa communion l'an passé, mais on avait besoin de bras sur la « Reine des Flots » et il complétait souvent l'équipage. C'était alors le départ dans les ruelles sombres qui conduisent au port où toute la population des pêcheurs s'agitait dans la nuit.

Encore à moitié endormi, Périg suivait les autres, aidait à la manœuvre, puis souvent s'endormait en attendant le jour et l'arrivée sur les lieux de pêche. Là, où le petit s'affairait, on mouillait, on préparait les lignes ou les casiers. Souvent on tirait de belles pièces, souvent aussi la prise ne valait pas grand'chose et le pêcheur rejetait à l'eau un poisson méprisable. Une fois ou deux tonton Yvon avait pêché des « Marie-Morgan » (1). Il avait appelé Périg pour lui montrer leurs cheveux

(1) Les pêcheurs du Léon appellent « Marie-Morgan » une espèce de grosse lotte.

PÉRIG ET LA SIRÈNE

flottants, leurs figures presque humaines et leurs mains de femme : « Tu vois, mon fils, lui disait-il, ne te laisse pas prendre par elles. Si jamais tu en vois dans l'eau, fais ton signe de croix et ne les regarde pas. Ce sont des gueuses qui vous font les doux yeux et d'un coup de queue vous emmènent dans des pays d'où l'on ne revient pas ». Périg ne disait rien, mais il trouvait que les « Marie-Morgan » étaient de vilains poissons flasques. Il préférait les maquereaux, vert pâle en sortant de l'eau, et qui bleuissent avec les derniers soubresauts de leur vie, ou encore les vieilles aux couleurs multiples. Périg s'imaginait les sirènes comme de belles jeunes filles et une « Marie-Morgan », pensait-il, ne l'entraînerait jamais.

Or, une petite « Marie-Morgan » de l'âge de Périg, on l'appelait Marig, nageait souvent dans les parages où la « Reine des Flots » pêchait. Sa mère et ses cinquante sœurs habitaient dans une grotte sous-marine située sous la tourelle lumineuse, au milieu du chenal. Les temps étaient durs pour les sirènes. La vieille Mme Morgan racontait à ses filles qu'autrefois les bateaux venaient inévitablement se briser sur sa maison; mais, depuis que les hommes avaient construit cette chose de pierre et l'avaient couronnée de l'étoile rouge qui brillait dans la nuit, les marins repéraient facilement sa demeure et l'évitaient. Et, maintenant, les bateaux filaient vite, les plus petits canots étaient munis de moteurs. Finies les longues stations des voiliers où les marins ennuyés d'attendre le vent se laissaient alors facilement captiver par les sirènes; on pouvait choisir, car ils étaient nombreux. A présent, il n'y avait plus à la voile que quelques pauvres pêcheurs. Cependant, Mik, la plus jolie des filles et la préférée de maman Morgan, était revenue l'autre jour

PÉRIG ET LA SIRÈNE BIBIS BIBIS BIBIS BIBIS BIBIS

avec un bel officier de marine. Ce qu'elle n'avait pas dit, c'est qu'elle l'avait trouvé couché mort sur un lit de goémon, mais toute la famille avait cru qu'elle l'avait ensorcelé par sa grande beauté et la considération dont elle jouissait déjà en avait grandi. La première, elle s'était parée des galons arrachés aux manches, puis elle s'était attaché aux oreilles, avec des fils de varech, les beaux boutons dorés. Ses sœurs s'étaient partagé les restes, et il n'y avait plus grand'chose pour Marig quand on l'avait laissée approcher. Elle n'avait eu que quelques fils d'or, dédaignés par ses aînées, qu'elle avait mêlés à sa chevelure pour en aviver l'éclat. Elle s'était consolée en allant sur la grève se faire un beau collier de bigornes, et ainsi parée elle était partie à la recherche d'une capture aussi somptueuse que celle de sa sœur.

Dans la nuit finissante elle aperçut la « Reine des Flots » qui arrivait à son mouillage. Penché sur le bord, Périg rêvassait et Marig, qui n'avait guère vu que de vieux pêcheurs au visage tanné, leur chique à la bouche, trouva mignon le petit garçon aux cheveux blonds qui, de ses yeux bleu marine, la fixait sans la voir.

« Le gentil compagnon de jeux », se dit-elle, et, nageant entre deux eaux, elle s'approcha. Dans le rayon de lune, ses écailles scintillaient, et Périg, qui l'aperçut, la trouva telle qu'il rêvait les sirènes. Il comprenait soudain le muet langage des yeux verts : « Viens, disait Marig, dans la grotte où j'habite, je te montrerai les diamants et les perles qu'elle contient. Nous jouerons à cache-cache dans les couloirs, puis nous irons la nuit sur les grèves ramasser des coquillages ». Périg, fasciné par la petite sirène, ne put résister plus longtemps; aspirant une bonne gorgée d'air, plouf! il sauta dans l'eau et, Marig

l'enlaçant de sa queue, ils partirent tous les deux pour la grotte sous-marine. Ils y arrivèrent vite; maman Morgan levant les yeux aperçut sa fille tenant dans sa queue l'infortuné Périg qui déjà commençait à bleuir et n'avait plus si bon air.

— Que nous ramènes-tu là? dit-elle; un moussaillon, quelle piètre capture! On ne fera donc jamais rien de toi; nous n'avons pas besoin de pauvres pêcheurs, et un enfant encore!

Sous l'avalanche des reproches, Marig avait baissé la tête; déjà elle voyait la main de maman Morgan qui se dirigeait vers le martinet de varech avec lequel elle avait déjà fait connaissance, et dans sa peur elle relâcha l'étreinte de sa terrible queue. Périg, qui commençait à étouffer, jetait un coup d'œil sur la grotte, et le corps de l'officier de marine lui remit en mémoire toutes les histoires de tonton Yvon. Il donna un fort coup de talon pour remonter, en même temps que, en avalant un grand coup, il disait : « Jésus, Marie, Joseph! »; puis il perdit la notion de tout.

Quand il reprit connaissance, il se trouvait sur le pont du bateau, trempé et vomissant l'eau salée, entouré de son père et de tonton Yvon : « Vilain gars, disait le père, tu ne pourrais pas t'endormir ailleurs que sur le bord? J'ai dû faire un plongeon dans l'eau froide! A cette heure-ci ce n'est guère agréable! »

Périg n'a pas parlé de sa merveilleuse aventure; il sait que personne ne le croirait, car ceux qui vont avec les Marie-Morgan ne reviennent jamais. Il a essayé un jour de raconter son histoire à tonton Yvon; celui-ci croit qu'il a rêvé; mais Périg est sûr, lui, d'avoir fait un beau voyage sous-marin avec Marig.

Mme GUYADER.

La Croix de Saint-Pierre

U pays de mon père, à cent pas du bourg de Penestin, en Loire-Maritime, au bord de la grand'route de la Roche-Bernard, se dresse un modeste calvaire. C'est une croix de fer comme on en voit sur les tombes, avec un haut socle de granit et plusieurs marches d'ardoise. Une statue de saint Pierre l'accompagne.

Il était une fois un mendiant qui revenait de temps en temps dans la paroisse : le père Platgenou, tel était son sobriquet, sans doute parce qu'il faisait beaucoup de génuflexions.

Un matin de juillet, il s'agenouilla devant l'effigie auréolée pour solliciter une faveur du Céleste-Portier.

Il vit que saint Pierre, qui porte dans sa main droite la clef du Paradis, montrait de la gauche la direction de la mer.

D'un bond, le père Platgenou se releva et se dirigea vers la plage à vive allure.

A tous ceux qui ne lui demandaient rien, il s'adressa de la sorte :

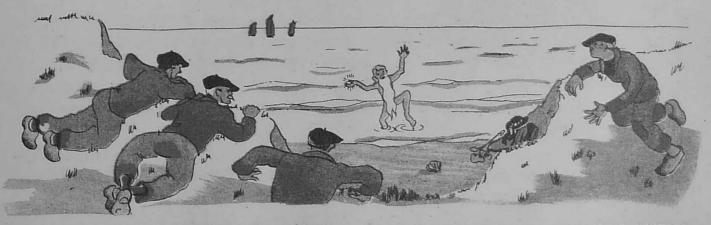
— Le Grand saint Pierre me donne l'ordre d'aller me décrasser à la Grand'Côte. J'y vas, oui dame. Je ne veux pas me faire mal voir.

BIETE BIETE BIETE BIETE BIETE BIETE BIETE BIETE BIETE BIETE

Si bien que le défunt Jean Corno et moi, nous décidâmes de le suivre, mine de rien.

— Oui, marmottait le bonhomme, il m'a dit, oui, dit à moi, le Grand saint Pierre, que je n'étais pas en état de venir près de lui pour lui demander des choses conséquentes. C'est bien certain que je porte toute la poussière des grands chemins dans les rides de ma vieille peau et les recoins de mes hardes. Quand on est concierge d'un asile comme le Paradis des Anges, on veut recevoir des gens convenables, c'est régulier... Je n'en suis pas vexé. Au contraire, il me donne à penser que peut-être il daignerait me prendre un bon jour dans son beau domaine... Or donc, de ce pas je vas me baigner à la Grand' Côte... Le soleil du bon Dieu me séchera...

Nous arrivons, lui devant nous, à cette plage que l'on appelle, depuis, la Mine d'Or.



Sur la haute falaise fleurie de bruyère rose, devant l'azur uni du ciel et l'azur plissé de la mer, le chemineau s'arrête. Il se met à genoux et fait tout haut une prière :

— Vierge-Mère toute bleue et blanche, Madone de la Mer, Etoile des Capitaines, je vais me mettre dans vos eaux pures. Oh! ne m'en voulez pas! C'est le Grand saint Pierre de la sortie du bourg qui m'envoie... On ne peut pas se tromper : il m'a montré du doigt, la mer...

Il descend. Heureusement, il ne pense pas à se retourner, ravi dans sa fièvre mystique. Nous respirons si bas, si bas...

En trottinant, il va se jeter dans l'eau soyeuse.

Le pauvre vieux retrouve les gestes de sa jeunesse : le voici brassant les vagues, bien proprement, ma foi, en poussant de petits soupirs de satisfaction.

Il chante en nageant on ne sait quel cantique. Nous nous inquiétons, parfois, à le voir plonger gauchement. Mais il reparaît, sa tignasse blanche sur la face, comme un flocon d'écume. Et il souffle, souffle : on dirait un marsouin!

Tout à coup, il jette un cri, une longue clameur de victoire. Nous nous regardons ahuris. Il sort de la mer, net comme à son baptême, si bien rincé d'eau vive qu'il en semble rajeuni de vingt ans.

Il se penche pour examiner, dans le creux de sa main, quelque chose de brillant, et il trépigne, et il se met à exécuter la plus belle danse des siècles, à rendre envieux le roi David en personne.

— Etoile-des-Eaux-Salées, Bonne-Vierge-sans-tache, c'est de l'or que tu m'envoies avec la permission du bon Dieu... De l'or massif, comme un morceau de l'Etoile des Mages... De l'or comme dans la Crèche... Je te remercie, je comprends le signe de la main... Je vais chanter et danser pour toi comme devant l'Arche. Dan-anser et chan-anter-er pou-our toi!...

... Au retour vers le bourg, ce sont des litanies impossibles à redire, et des envols de bras vers les cieux, et des airs de chants, et des pas de danse. De temps en temps, il s'arrête pour brandir vers les alouettes des dunes cette chose scintillante qui nous a tout l'air en effet d'une paillette d'or.

Il court presque, entre les blés, qu'il bénit des deux mains, et les bleuets inclinent gentiment leur chaperon, et les coquelicots se lèvent comme des flammes pour le saluer au passage. Est-ce que le vieux père Platgenou serait devenu un saint? Il rayonne...

Il court entre les vignes, et il bénit les pampres. C'est tout juste si les chiens du bourg ne lui font pas la révérence. Quant aux commères qui vont chuchotant, les mains sur les hanches, elles n'arrivent pas à l'arrêter pour lui demander où il se rue de ce trot radieux.

Pardi! Il s'élance tout droit vers la Croix de saint Pierre. Il se prosterne. Il semble que les alouettes chantent pieusement dans le ciel...

Nous avançons à pas menus. Personne... Aurait-il pris à travers champs?...

On n'a plus revu le bonhomme. Ce qu'il est devenu, nul n'a jamais su le dire... Mais,

oui dame, aussi vrai comme je te le dis, nous avons vu briller la paillette d'or entre le pouce et l'index de saint Pierre.

* *

... Car c'était bien de l'or. On a lavé le sable de la Grand'Côte. On a extrait le sable aurifère.

Des maisonnettes de prospecteurs ont poussé sur la falaise. Des machines noires, comme des dragues, se sont élevées à mille brasses du bord... Puis la guerre est venue, tout a disparu... On ne voit plus de nos jours qu'un drain dans la falaise et trois pieux, dont les silhouettes ressemblent à des formes humaines, avec leurs longues chevelures d'algues.

Il est resté, surtout, le nom de cette plage dorée...

Telle est l'histoire vraie du père Platgenou, qui découvrit la première pépite d'or, grâce à l'intercession du Grand saint Pierre.

Elle me fut contée par mon cousin Jean-Louis David, ancien maître au cabotage, syndic des gens de mer : celui qui disait « Meurt qui veut » et périt d'accident à l'âge de nonante et sept ans.

Paul AMICE.

La Mouette

Le conte qu'on va lire est l'œuvre d'une petite fille de Bretagne.
Elle a douze ans. C'est pourtant sans aucune faveur que ce
conte a été retenu par le jury. Et celui-ci n'o su qu'après, que
le papa de la petite fille avait été l'un de ceux qui ont le plus
lutté pour la langue bretonne et pour la gloire de son pays.

N cette marée de septembre, la tempête fait rage.
Les pêcheurs sont venus sur la dune par groupes,
et leur regard aigu de ramasseurs d'épaves scrute
l'horizon. Accroupie sur le seuil de ma porte, la vieille
Môn évoque les tempêtes passées de sa voix éteinte

et monotone, et j'écoute l'histoire merveilleuse d'une nuit de Noël, au temps jadis, sur cette côte des païens...

Cette année-là, la misère régnait au hameau de Kerfissien. Les légumes ne s'étaient pas vendus. Les charretées de choux-fleurs étaient revenues du bourg n'ayant pas trouvé d'acquéreurs. La pêche... de mémoire d'homme, on n'avait rien vu de plus désastreux. On aurait dit que le poisson avait déserté la Manche. La mer déchaînée arrachait les casiers, et les hommes s'en revenaient découragés. Les femmes pleuraient : tant de bouches à nourrir dans les petites maisons basses...

La plus malheureuse et la plus courageuse aussi, entre toutes, était Néa de Sant-Eden: cinq petits enfants, et pas un champ, ni une barque. Son Erwan lui rapportait bien toute sa part de pêche, mais ce n'était guère. Et le malheur s'acharnant, elle avait perdu, disparu en mer, un soir de Noël, son aîné de quinze ans, mousse sur la « Marie-Jeanne ».

Noël est revenu et, malgré la nuit sombre et le vent hurlant, des trois chaumières qui se serrent dans le repli de dune, trois femmes sortent enveloppées dans leur ample cape noire. Chacune porte une lanterne dont la lueur vacillante dessine des ombres fantastiques sur le raidillon de sable. Elles se pressent vers le bourg où le deuxième son de la messe de minuit vient de tinter.

Môn de Kervalliou et la caquetante Katel devisent en marchant. La troisième silhouette est silencieuse. C'est Néa. Elle songe à son mari qui est parti ce soir en pleine tempête pour relever les casiers.

Voici les premières maisons du bourg et, tout de suite, devant les vitrines éclairées où s'étalent les beaux jouets, elle ferme les yeux, pense aux cinq petiots et à leurs sabots de bois bien rangés devant la cheminée. Pauvres petits! Les cloches sonnent de nouveau, et les trois compagnes ont enlevé leurs mantes pour entrer dans l'église inondée de lumière. Prosternée aux pieds de sainte Anne, Néa prie avec ferveur et son cœur ulcéré s'apaise...

Maintenant, sur la route durcie, les sabots claquent de nouveau. Les femmes s'emmitouflent. Les hommes baissent sur leurs oreilles leur « calaboussen » de drap.

Tout à coup, dans le fossé, une plainte qu'on dirait humaine se fait entendre. Les lanternes éclairent : c'est un oiseau blanc, une pauvre mouette aux ailes brisées. « Dommage, dit une voix, que ce soit dur, on en ferait un ragoût ». Mais les femmes indignées se sont signées précipitamment. Ne dit-on pas que les âmes du purgatoire reviennent sur la terre sous le plumage blanc des oiseaux de mer?

Et Néa s'est baissée. Délicatement, elle prend l'oiseau sous sa chaude pèlerine et dans le creux de sa main la mouette, qui reprend vie, picore les miettes des biscuits destinés aux sabots des enfants.

Maintenant, dans l'aube pâlissante, Néa guette sur le seuil de la porte le retour de son mari. La mouette sautille près d'elle, les ailes pendantes. Tout à coup, Néa voit les ailes se redresser, se soulever, et l'oiseau, d'abord hésitant, s'envole tout droit vers la mer.

Une heure après, Erwan est rentré, joyeux et ruisselant. « Néa, dit-il, nous sommes sauvés ». Et devant Néa tremblante, Erwan raconta sa nuit de Noël : La mer était déchaînée ; il avait cru vingt fois que la barque allait s'engloutir dans les ténèbres hurlantes.

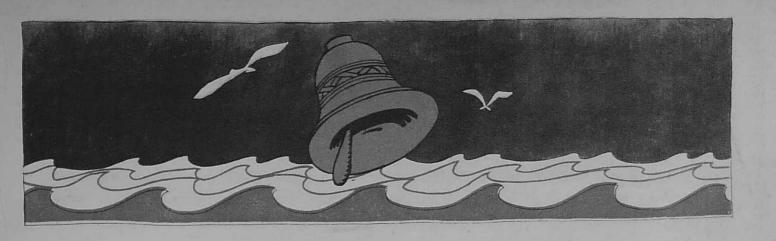
Et, tout à coup, un cri d'oiseau avait retenti près de lui. La lune s'était levée et la mer aussitôt calmée. Une mouette blanche, posée sur une épave, jetait son appel émouvant. Il s'était penché, et l'oiseau s'était envolé mais il avait ramené l'épave, une petite cassette en bois des îles. « Regarde, dit-il ». Et devant Néa transportée, le pêcheur vida d'un coup sur la table la cassette pleine de louis d'or.

Alors Néa, déposant une pièce scintillante au creux de chaque sabot, parla de sa mouette. C'était la même à n'en pas douter. « Il se passe des choses étranges la nuit de Noël, dit Erwan pensif ».

Et tous deux évoquèrent le Noël passé où, désolés, ils ne purent que déposer au cimetière, un proella, cette pauvre croix de cire qui remplace les péris en mer... Maintenant dans leurs cœurs troublés, l'espoir renaissait...

Voilà le récit que me fit, en ce jour de septembre 1939, devant les vagues écumantes, la vieille Môn de Kervalliou, accroupie sur le seuil de ma porte.

Mona SOHIER.



La Cloche d'Ys pardonnée

E Jeudi Saint 194..., toutes les cloches de tous les clochers de Bretagne s'envolèrent joyeuses vers Rome.

Elles sont obligées, de par un très vieux décret, daté du Ciel, de rendre compte chaque année de la régularité de leur mission et d'obtenir une bénédiction qui donne à leurs appels l'incomparable valeur spirituelle d'une prière.

Donc, elles étaient parties, du pays de Redon et du pays de Fougères, du Clos Poulet et du Léon, du Trécor et du pays de Vannes, toutes celles imposantes des tours des cathédrales, celles des églises des villes, celles, frêles et claires, des clochers à jour, les gros bourdons et les clochettes...

BISIS SISIS SISIS LA CLOCHE D'YS PARDONNÉE SISIS SISIS SISIS SISIS

Loin derrière les autres, une cloche suivait, toute triste. Chaque année, elle essayait de se joindre au magnifique cortège et chaque année elle était repoussée. Les autres cloches ne voulaient pas d'elle... Elle était la cloche de la ville maudite : la cloche d'Ys.

Je ne conterai pas l'histoire de cette ville qui repose au fond de la baie de Douarnenez. La ville est morte; seule, sa cloche semble survivre. Les marins qui, à la pêche, ont croisé pendant des nuits d'hiver au-dessus de la ville d'Ys, ont entendu les appels lugubres de cette cloche. On croirait qu'un battant de carton frappe un bronze fêlé...

Le Jeudi Saint, la pauvre cloche s'envole aussi. Elle espère son pardon et elle s'en revient désespérée. Elle est maudite pour l'Eternité.

Cependant, cette année, elle avait pris une résolution farouche. Elle s'était promise d'entrer à Saint-Pierre et de refuser de quitter la basilique avant d'avoir été bénie comme les autres.

La dernière, se faisant toute petite, la cloche d'Ys entra.

Ce fut de la stupeur, puis de la colère!

Des protestations indignées s'élevèrent. Les clochettes craintives, à la vue de la Maudite, se serraient contre les cloches et le gros bourdon de la Métropole de Rennes invectivait l'intruse.

- Va-t-en, cloche maudite, clamait le gros bourdon!

LA CLOCHE D'YS PARDONNÉE AND MINISTER M

- Je ne partirai pas, répondait celle d'Ys, entêtée comme une Bretonne.
- Va-t-en! Retourne dans les flots qui sont le linceul de ton affreuse ville!...
- Je ne partirai pas avant d'être pardonnée.

Ce fut une explosion d'exclamations.

- Pardonnée? Pardonnée? Jamais! Tu es maudite, tu es maudite...

Alors, le grand Chérubin qui, cette nuit-là, commandait le service d'ordre, intervint. Doucement, il expliqua à la cloche d'Ys pourquoi elle ne pouvait rester là, et puis fermement, il lui intima l'ordre de se retirer.

- Je ne partirai pas, balbutia la cloche, je ne veux pas partir... Pardon! Pardon!...

Sur un signe du grand Chérubin, des anges blancs s'approchèrent de la cloche maudite et la mirent dehors.

La pauvre cloche, toute secouée de désespoir, s'envola lourdement dans la nuit noire.

* *

Elle vola jusqu'au jour. Harassée, elle descendit sur terre et se trouva dans un presbytère de campagne, quelque part entre Malansac et Elven, en pays de Vannes.

Le bon vieux recteur, assis auprès de la cheminée, pleurait.

A sa vue, la cloche fut émue. Elle s'approcha et s'inquiéta de la cause du gros chagrin du bon vieux recteur.

- Vous pleurez, Monsieur le Recteur?
- Je pleure une de tes sœurs, la seule que j'avais. Elle appelait chaque matin mes paroissiens. Le dimanche, elle insistait pour qu'ils viennent à la messe, même aux vêpres, entendre la parole de Dieu. La voix de la cloche était un lien entre le recteur et ses ouailles. Elle rappelait que l'église était ouverte et que le Pasteur attendait. Même les plus endurcis n'étaient pas insensibles à cette voix, qui imprégnait l'air de christianisme.
- Pourquoi pleurer, Monsieur le Recteur? Votre cloche sonnera encore. Tout à l'heure, elle reviendra de Rome, elle reprendra sa place dans le clocher de votre église.
- Elle ne reviendra pas de Rome pour la bonne raison qu'elle n'y a pas été. Elle est brisée.
 - Brisée?...
- Comment cela est-il arrivé? Je ne sais pas; elle se brisa, tandis que s'achevait la bénédiction des Rameaux. Je n'ai pas d'argent. Je ne pourrai jamais en acheter une autre. Le lien qui m'attachait aux paroissiens les plus éloignés est brisé avec elle. Tu comprends pourquoi je pleure à présent? Les recteurs qui ont de belles cloches, ma

LA CLOCHE D'YS PARDONNÉE SISIS SISIS SISIS

fille, sont bien heureux... et j'envie celui qui tantôt te retrouvera. Vers quelle paroisse te diriges-tu?

La cloche d'Ys, confuse, ne sut que répondre. Elle murmura simplement : « Là-bas!... loin!... dans la Cornouaille... tout au fond!...

— Garde ton secret, ma fille... Je n'ai pas besoin de savoir où tu vas puisque tu ne peux demeurer ici. Je me rends à l'église. Elle sera bien désolée, mon église, et j'ai grand peur qu'elle soit vide, la « voix » ne « les » ayant pas appelés.

Restée seule, la cloche d'Ys réfléchit. « Si j'osais, se dit-elle, si j'osais!... »

La peine du bon recteur l'avait frappée, et elle aurait voulu lui témoigner de la sympathie, de la vraie, celle qui s'exprime en actes.

Comment les cloches peuvent-elles montrer de la sympathie à un bon vieux recteur? En sonnant.

La cloche de la ville d'Ys ne demandait pas mieux que de sonner. Elle n'osait pas essayer... Elle savait qu'elle était maudite... Elle savait que lorsque dans la baie de Douarnenez elle voulait... Non, il vaut mieux vraiment ne plus rappeler la destinée fatale de la cloche qui portait malheur.

La cloche d'Ys hésitait. Elle était prise entre le désir de faire plaisir au recteur désolé, et la peur grande de faire mal à la paroisse avec le son d'une cloche maudite.

L'heure avançait. L'heure où les cloches, revenues de Rome, allaient carillonner à toute volée!

La malheureuse cloche de la malheureuse ville d'Ys eut l'audace de monter dans le clocher.

Elle prêta l'oreille... Tout à coup, elle entendit, venant des paroisses voisines, l'écho de ses sœurs heureuses qui chantaient le bonheur de Pâques.

Son cœur battait, battait!...

Et quand le cœur des cloches bat, elles sonnent.

Miracle!!! Jamais son de cloche ne fut plus beau et plus clair.

La cloche maudite sonnait mieux que la plus belle des plus belles des cloches fraîchement baptisées.

Elle sonnait!... Elle sonnait!... Elle multipliait à l'infini dans le Ciel sa chanson de fête.

Celui qui fut « sidéré », fut le bon vieux recteur... Ne comprenant pas dans son ravissement ce qui arrivait, il alla vers le clocher. Vigoureuse, animée, la cloche d'Ys sonnait toujours.

De toutes les routes, appelés par la chanson d'airain, les paroissiens venaient plus nombreux que jamais.

- Qui es-tu donc, ma fille? demanda le recteur.



Ce fut le grand Chérubin de Saint-Pierre de Rome, si doux et parfois si sévère, qui, arrivé mystérieusement, répondit en inclinant ses ailes :

- Monsieur le Recteur, il manquait un clocher à une cloche et une cloche à un recteur. La cloche qui s'est arrêtée dans votre paroisse est la cloche d'Ys.
 - Mon Dieu!... la cloche maudite!!!
- Ne la repoussez plus, mon recteur, la cloche d'Ys eut un geste de bonté, elle fut charitable, elle a mérité de ne plus être maudite. Elle ne retournera plus sous les flots parmi une ville morte; elle demeurera ici pour appeler les vivants à la prière.

Le bon vieux recteur, assis sur une des marches de l'escalier de son clocher, se mit à pleurer à chaudes larmes. Mais ses larmes étaient toutes de bonheur. Quel brave bon vieux recteur il était!

Quant à la cloche?... Elle sonnait! On l'entendait jusqu'à Rennes, à ce que m'assura un chanoine de mes amis.

La cloche d'Ys était pardonnée.

Eugène DELAHAYE.

COLLECTION

"AU PAYS DES BASQUES"

A L'IMPRESSION :

PIERRE RECTORAN

CORSAIRES, FLIBUSTIERS, BOUCANIERS ET PIRATES

BASQUES ET BAYONNAIS

Format 18,5 \times 24 - 30 illustrations de P. Tillac, clichés à fonds perdus - 300 pages. - couverture 2 couleurs.

EN PRÉPARATION :

PIERRE RECTORAN

SORCELLERIES ET CROYANCES SUPERSTITIEUSES AU PAYS DES BASQUES

Nombreuses illustrations de P. Tillac.

ÉDITIONS E. PLUMON - BIARRITZ

COLLECTION

"LES AVENTURIERS DE DIEU"

DÉJA PARUS :

PIERRE ESPIL L'HOMME AUX SANDALES DE VENT

(Saint François Xavier) 13 fr.

JEAN LAMARQUE A L'OMBRE DU GRAND LAMA

(Le Père Huc)

13 fr.

EN PRÉPARATION :

CLAUDE SOČORRI L'OISEAU DE PROIE

(Le Père Jogues)

PIERRE ESPIL
LE PATRE DES LOUPS

(Saint Vincent de Paul)

Chaque volume illustré - format 12 x 15,5 - couverture 4 couleurs

COLLECTION

"LES GRANDES GESTES DE L'ENFANCE"

Sous la direction de Pierre ESPIL

DÉJA PARU :

PIERRE ESPIL

LES PAGES DE LA MADONE

(La Merveilleuse histoire des apparitions de Fatima), 15 fr. (épuisé).

A L'IMPRESSION :

PIERRE ESPIL

LES VOYAGES DE CHÉRUBIN

(l'Enfance de Mozart)

Volume 21 imes 13,5 - 64 pages - 6 illustrations, couverture 4 couleurs (10 à 80 ans)

Editions E. PLUMON — Boîte postale 125 — BIARRITZ Bureau correspondant : 13, rue Sully — PAU

COLLECTION

"LES BEAUX CONTES DE CHEZ NOUS"

Concours des meilleurs contes inédits des Provinces françaises. Les contes primés dans ces concours sont réunis dans un seul album par région.

10	CONTES BASQUES	25 fr.
20	Jury présidé par FRANÇOIS DUHOURCAU CONTES BÉARNAIS	25 fr.
	Jury présidé par Me RITTER	
30	CONTES GASCONS	25 fr.
	Jury présidé par JOSEPH DE PESQUIDOUX	
40	CONTES BRETONS	39 fr.
	Jury présidé par FLORIAN LE ROY	
50	CONTES DE SAVOIE	
	Jury présidé par HENRY BORDEAUX de l'Académie française	

A L'IMPRESSION DANS LA MÊME COLLECTION :

CONTES NORMANDS

Jury présidé par RENÉ FAUCHOIS

Chaque album format $23 \times 17,5$ — couverture 4 couleurs — Nombreuses illustrations intérieures.

ÉDITIONS E. PLUMON, Boîte postale 125 - BIARRITZ Bureau correspondant : 13, rue Sully — PAU Prix homologué : 39 francs. N° 10.183 du 11-4-1945.

Dépôt légal 2^{me} trimestre 1945. Nº A-83 Censure militaire. Visa Bayonne. Nº 1. Imprimerie Curial-Archereau, 11-15, rue Curial, Paris - C. O. L. nº 30.0132 Nº d'ordre Editeur : 10.